Zeitschrift: Ethnologica Helvetica

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 7 (1983)

Artikel: La guerre en Afghanistan : modifications des déplacements traditionnels de populations et émergence de nouveaux types de circulation

Autor: Guillo, Alain / Puig, Jean-José / Roy, Olivier

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1007687

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Alain Guillo, Jean-José Puig et Olivier Roy

La guerre en Afghanistan: modifications des déplacements traditionnels de populations et émergence de nouveaux types de circulations

Cette étude porte sur les mouvements dûs à la guerre, ou modifiés par la guerre, de populations civiles à l'intérieur de l'Afghanistan. Il ne s'agit donc pas d'une enquête sur les réfugiés au Pakistan ou en Iran; seules les modalités de départ sont abordées. De même nous laissons de côté les aspects strictement militaires (circulation des combattants et des armes).

Notre étude a deux limites. La première est la connaissance fragmentaire des mouvements de populations avant la guerre: transhumance, semi-nomadisme, nomadisme, exode rural, travail saisonnier, émigration temporaire. La deuxième limite est la difficulté de recueillir des données dans la situation de guerre. Les données utilisées dans cet article ont été rassemblées par chacun des auteurs, lesquels ont, séparemment, effectué au moins trois voyages à l'intérieur de l'Afghanistan depuis l'invasion soviétique de décembre 1979. Mais puisque nos déplacements se sont faits à pied, il nous est impossible d'être exhaustifs. En particulier, trois régions n'ont pas été couvertes: le centre-nord de Qala-i Nao à Shiberghan, la province d'Uruzgan et le sud du Ghor, enfin les province de Zabul et de Paktya. On comprendra qu'il est impossible de fournir des éléments quantitatifs.

I. Typologie des mouvements

Nous distinguerons différents types de déplacements:
- tout d'abord ceux dûs à la guerre; ces déplacements, ponctuels et à sens unique, concernent des réfugiés qui quittent leur lieu d'habitation soit pour un pays étranger, soit pour un autre lieu en Afghanistan, et cela sans espoir de retour à moyen terme;
- puis des déplacements impliquant un mode de vie nomade; il y a là un double mouvement de sédentarisation de grands nomades et de retour au nomadisme, sous diverses formes, d'éleveurs, dont la plupart étaient transhumants. Les formes traditionnelles de nomadisme se maintiennent souvent, mais avec des modifications, telles la menace sur les aires d'hivernage et les obstacles sur les trajets;
- enfin les déplacements d'hommes sans leur famille: travailleurs immigrés, déserteurs, combattants à mi-temps, par exemple.

Ces déplacements ont modifié des équilibres démographiques et économiques et entraîné des réajustements ethniques – la répartition des ethnies selon les différentes catégories de personnes déplacées n'est pas homogène – et la réactivation d'axes de communications qui avaient été abandonnés.

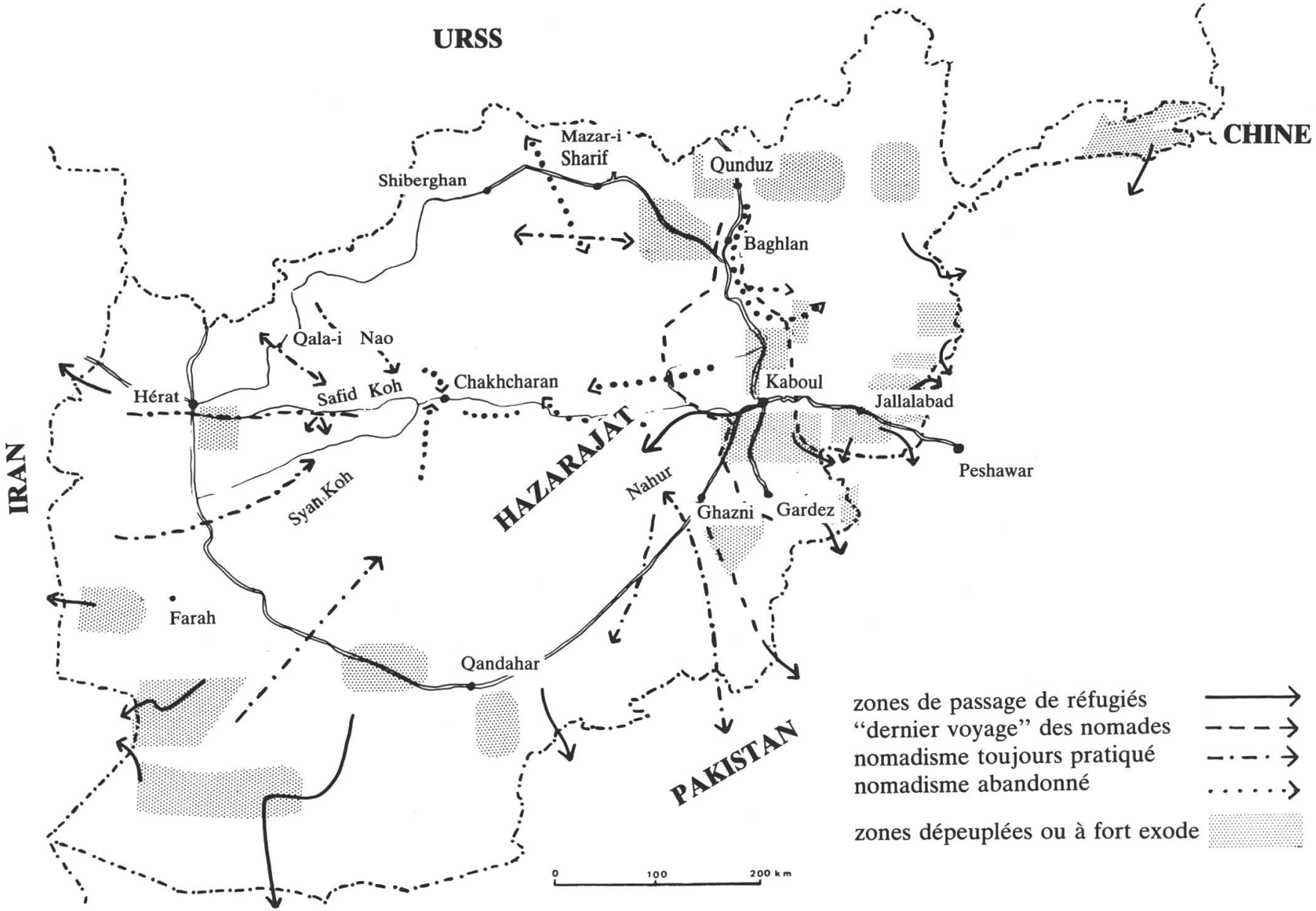
1. Les déplacements de réfugiés

Les exodes locaux ne sont pas directement proportionnels à l'intensité des combats. La population civile peut s'accrocher à son terroir dans des zones très exposées. C'est le cas du Panjshir. Elle peut aussi anticiper sur les combats et partir avant les engagements, comme dans l'Helmand, ou bien fuir à la suite d'une seule opération ponctuelle, par exemple dans le Kunar. Des facteurs culturels jouent donc, dont le plus important est le thème de l'exode de protestation *hejrat.* Enfin la fuite peut conduire soit à l'étranger, soit à la ville, essentiellement à Kaboul; elle prend alors une forme d'exode rural.

a. L'exode de protestation *hejrat*

"Ceux qui croient, qui ont émigré et mené combat dans le chemin d'Allah (...) ceux-là sont véritablement les croyants" (Le Coran VIII/75, trad. Blachère). "'Nous étions abaissés sur terre'. Alors les Anges diront: 'La terre d'Allah n'était-elle point assez vaste pour que vous puissiez émigrer?'" (Le Coran IV/99). A l'instar de Mahomet quittant La Mecque pour Médine, beaucoup de Musulmans considèrent comme une obligation religieuse de quitter ce qui a cessé d'être une terre d'Islam, pour rejoindre un autre pays musulman. Ces exodes de protestation *hejrat*[1] sont toujours collectifs, organisés et suscités par les notables traditionnels, khân ou mollah; ils impliquent le passage d'un groupe structuré à l'étranger, généralement au Pakistan, où il garde sa cohésion pendant un certain temps. Citons comme exemples les Kirghiz du Pamir sous la direction de Rahman Qul, les Baloutches de l'Helmand sous la direction des leaders Sanjarani et Gurgitsh, la tribu Sabari du Paktya, les habitants de la vallée du Kunar. Si l'élément déterminant n'est pas la gravité de la situation économique ou militaire, une menace ponctuelle peut déclencher le mouvement. Ces exodes de protestation concernent presque exclusivement des tribus. Cependant la confrérie soufie *Cheshtiya* de Chesht-i Sharif (province de Hérat) présente un cas curieux de *hejrat* à l'intérieur de l'Afghanistan; à la suite de la prédication des ulémas de la confrérie se référant explicitement à l'*hejrat* médinoise, 300 des 400 familles quittent en une journée, le 11 avril 1981, leurs maisons pour se réfugier dans la montagne environnante où elles continuent la guerre sous la direction des *murshid,* guides spirituels, de la confrérie.

1 *hejrat* et *mohajjer,* réfugié, ont la même racine.


URSS
CHINE
IRAN
PAKISTAN
HAZARAJAT
Mazar-i Sharif
Shiberghan
Qunduz
Baghlan
Qala-i Nao
Safid Koh
Chakhcharan
Hérat
Kaboul
Jallalabad
Peshawar
Syah Koh
Nahur
Ghazni
Gardez
Farah
Qandahar
0
100
200 km
zones de passage de réfugiés
"dernier voyage" des nomades
nomadisme toujours pratiqué
nomadisme abandonné
zones dépeuplées ou à fort exode

b. La fuite devant les combats

Dans certaines régions, les offensives soviétiques régulières avec blindés et appui aérien (au moins deux par an au Panjshir et au Logar), l'intensité des combats, les destructions des habitations et des récoltes, le mitraillage des civils sont tels que la simple survie devient très difficile. L'exode dans ces cas prend une allure désordonnée et individuelle; la décision est prise par chaque famille séparément. On se réfugie d'abord dans les vallées adjacentes, puis soit à Kaboul, soit au Pakistan. Si les familles se retrouvent généralement dans les lieux d'exil, les groupes de niveau supérieur ne se reconstituent pas.

Ce type d'exode a un aspect destructurant; beaucoup de familles hésitent alors à fuir et s'efforcent de rester sur place, même dans des conditions très précaires, surtout au Panjshir.

Ce type de fuite devant les combats concerne en particulier les habitants du Shamali (nord de Kaboul), du Panjshir, de Surkhrud (Nangrahar) et du Logar. Ces populations n'ont généralement pas de structure tribale; ce sont surtout des Tadjiks. L'exode de protestation concerne davantage les Pachtouns, qui ont une structure tribale.

La résistance, loin d'organiser ces fuites devant les combats qui la privent de sa base démographique, s'y oppose plutôt. En revanche, l'*hejrat* est souvent encouragé par les leaders tribaux de la résistance, qui pensent – à tort – que la résistance sera moins vulnérable si les familles ont quitté la région. La majeure partie de cet exode devant les combats aboutit au Pakistan ou en Iran.

c. L'exode rural

Les populations tadjikes du Panjshir et du Shamali se réfugient plus volontiers à Kaboul, accentuant ainsi le phénomène classique d'exode rural. Il ne semble pas que ce phénomène touche d'autres villes que la capitale, sauf peut-être Mazar-i Sharif qui reçoit un fort afflux d'Uzbeks, car les autres grandes villes connaissent des combats à l'intérieur même du périmètre urbain (Hérat est contrôlé à 50 % par la résistance afghane). Ce processus de concentration urbaine est attesté par l'entassement des familles dans les logements de Kaboul, mais il est limité par la fuite des jeunes gens en âge de faire le service militaire (v. p. 146). Les populations urbaines, elles, ne se réfugient jamais dans la campagne afghane, mais vont au Pakistan, où elles s'installent dans les villes et non dans les camps.

2.a. Les déplacements impliquant un mode de vie nomade

Si le nomadisme classique conserve ses traits généraux, il n'en est pas moins perturbé dans ses activités. On assiste aussi à une "renomadisation" de certaines catégories d'éleveurs.

Les tribus pachtounes d'éleveurs *durrani* et *ghilzai* nomadisaient, avant la guerre, de la périphérie du pays où elles avaient leurs quartiers d'hiver vers le centre de l'Afghanistan en été. Elles sont confrontées maintenant aux trois problèmes suivants:

– d'abord à l'insécurité des pâturages d'hiver, qui correspondent à des zones de forte intensité des combats (Nangrahar, Ghazni, Mazar-i Sharif), car il s'agit de plaines steppiques ou désertiques où l'armèe soviétique est infiniment plus à l'aise qu'en montagne: tanks et hélicoptères peuvent quadriller ces régions. Ainsi dans tout l'ouest du pays, de Hérat jusqu'à l'Helmand, les hélicoptères patrouillent sans cesse; les campements sont fouillés et souvent pillés (montres, transistors, tapis, moutons), les jeunes gens enlevés pour être enrôlés dans l'armée. Les tribus les plus menacées sont les *Nurzai,* les *Alizai,* les *Sarzai* et les *Brahui* du Dasht-e Margo.

– ensuite à la difficulté de franchir les routes asphaltées. Ces routes qui font le tour du pays séparent les pâturages d'hiver des pâturaes d'été (sauf au nord-ouest, entre Hérat et Shibergan); les traverser est donc inévitable. Or, ces routes sont constamment surveillées et patrouillées par l'armée soviétique: leur franchissement est soit dangereux à cause du mitraillage et du minage, soit soumis aux mêmes vexations que les fouilles de campements. En revanche les pâturages d'été dans l'Hindoukouch sont généralement sûrs, mais la rigueur de l'hiver y rend impossible une fixation des nomades, sauf dans les piémonts du nord.

– enfin aux entraves portées au système d'échange traditionnel avec les agricculteurs. Les Soviétiques favorisent une augmentation systématique du prix du blé dans les campagnes afghanes en procédant à des achats massifs, pour nourrir les villes, mais aussi pour importer en URSS. Dans un cas au moins, ils ont utilisé des nomades pour effectuer ces achats edn leur avançant l'argent: en septembre 1982, dans le nord du Ghor, la tribu *Namanzai,* venue du Badghis proposait d'acheter 100 à 110 afghanis (un afghani vaut F.S. –.30) le *ser* de blé (7 kg) alors que le prix local était de 30 afghanis; la résistance a repoussé la tribu *manu militari.* Or à moyen terme cette hausse du prix du blé est préjudiciable pour les nomades dans la mesure où le prix de la viande stagne et où le commerce des peaux a régressé. D'autre part, les Soviétiques procèdent à des blocus locaux: dans le Farah et le Nimruz, tous les véhicules à moteur ont été systématiquement mitraillés par les hélicoptères à partir de septembre 1982; les échanges entre les agriculteurs sédentaires et les éleveurs nomades – blé contre viande, peaux et broussailles à combustible – ont été interrompus, au détriment des nomades. C'est la symbiose économique entre

nomades éleveurs et agriculteurs dédentaires qui est menacée ici, et les conséquences sur les déplacements nomades ne se font pas attendre.

Le cas la plus dramatique est celui du "dernier voyage", lorsque les nomades ne quittent plus leurs pâturages d'hiver. C'est fréquemment le cas des nomades *ghilzai* dont les pâturages d'hiver sont au Pakistan, où ils restent et trouvent sécurité et aide alimentaire. C'est aussi le cas de tribus pachtounes de la province de Baghlan, qui commencent par modifier leurs parcours, puis franchissent un jour l'Hindoukouch en direction du sud et passent au Pakistan. Sur le moment, de telles modifications sont perçues comme provisoires; on attend dans les établissements d'hiver que la situation s'améliore, mais peu à peu le campement devient un village de maisons de terre et le retour de plus en plus problématique. De tels déplacements vers le sud de nomades pachtouns établis au nord ont été très fréquents lors de l'été 1982.

Dans d'autres cas, où l'on s'efforce de maintenir les déplacements traditionnels, on modifie soit le parcours et le but, soit l'importance du groupe, soit le cycle. Les déplacements ont tendance à se raccourcir, certains pâturages d'été pourtant sûrs sont abandonnés, car les aléas du trajet les rendent trop distants; ainsi il n'y a plus de nomades dans la région située entre Chakhcharan et Behsud. Une autre raison liée à cette disparition est la fin des "bazars de nomades", comme celui de Gumab, près de Chakhcharan[2]. Circulant dans des conditions précaires et risquant d'être pillés par les Soviétiques, les nomades n'ont plus intérêt à transporter des marchandises destinées à une population sédentaire de toutes façons appauvrie.

En revanche le nomadisme reste très vivace au pourtour du massif central: Badghis, Safed Koh, Syah Koh, Uruzgan, Ghazni; le Dasht-e Nahur reste un grand centre de nomadisme. Dans le nord du pays, certains pâturages d'hiver, situés au nord de la ligne Shiberghan – Mazar-i Sharif, sont abandonnés au profit des collines du piémont, moins accessibles aux blindés.

L'importance du groupe nomade s'affaiblit; partout, sauf au nord, on tend à laisser une partie de la famille dans les établissements d'hiver, voire à l'étranger. C'est fréquent chez les *Nurzai* et les *Brahui.* Le grand nomadisme se transforme en semi-nomadisme, voire en transhumance. Dans le nord, ce sont souvent les pâturages d'hiver qui sont abandonnés.

Enfin on peut observer une modification du cycle; certains nomades passent une ou deux années, sans repartir au printemps, loin des régions particulièrement menacées. Un cas typique est celui des *Ghilzai* qui passaient l'été dans la région de Nahur; lors du blocus du Hazarjat ordonné par Taraki[3]

2 Voir K. Ferdinand: Nomad expansion and commerce in Central Afghanistan. Folk 4, 1962 : 123–159.

3 Mohammad Taraki, président de la République démocratique d'Afghanistan de 1978 à 1979.

en 1979, ils ne sont pas revenus. Maix deux ans plus tard, en 1981, ils étaient de retour, face à une situation nouvelle où leurs rapports politiques avec les sédentaires s'étaient complètement modifiés en faveur de ces derniers; armés et organisés, les sédentaires hazaras n'avaient plus l'intention de se laisser dominer par les nomades pachtouns. Ceux-ci se sont d'ailleurs adaptés. Cependant, à chacune de ces ruptures de cycle, un certain nombre de familles ne repartent plus.

b. Retour au nomadisme

Nous parlons d'un retour au nomadisme pastoral lorsque les familles entières, vivant sous la tente, suivent les troupeaux en changeant régulièrement de lieux; nous parlons aussi de nomadisme lorsque des familles adoptent certains traits de la vie nomade, essentiellement la tente et le déplacement, mais un déplacement restreint. En aucun cas, ces nouveaux nomades ne reprennent les parcours des grands nomades *durrani* ou *ghilzai:* les risques évoqués plus haut annuleraient les avantages attendus du changement de vie; en particulier, ils n'utilisent pas les aires d'hiver. En effet la raison essentielle de ce retour au nomadisme est la recherche d'une double sécurité: sécurité physique des personnes (un campement itinérant constitue une moindre cible qu'un village fixe; l'aisance à se déplacer permet de fuir plus facilement les zones dangereuses), et sécurité de l'approvisionnement (un troupeau est moins fragile qu'une récolte et, en cas de fuite, on peut l'emmener avec soi, ce qui est moins aisé pour le blé).

Le retour au nomadisme ne concerne que des éleveurs disposant déjà d'un capital troupeau; il est plus facile quand il y a une tradition perdue de nomadisme dans le groupe ou une pratique actuelle de la transhumance. Dans ce cas le passage se fait de la manière suivante: alors que la transhumance se faisait par l'intermédiaire des jeunes de la famille, pendant que celle-ci restait au village, désormais c'est toute la famille qui suit le troupeau et vit sous la tente. Le phénomène est observable dans la région de Mazar-i Sharif chez les Pachtouns, par exemple les *Alozai,* et même chez les Hazaras. Les parcours de transhumance se sont rétrécis par abandon de certains régions autour de Daulatabad, trop contrôlées par les Soviétiques; les déplacements se font entre Sar-i Pul et Boynaqara. De même, entre Hérat et Obeh, des Pachtouns *Sarzai* qui s'y étaient sédentarisés il y a une quinzaine d'années et y avaient acheté des terres, se sont récemment remis au nomadisme. L'ampleur du phénomène est évidemment impossible à mesurer.

Un autre type de nomadisme concerne des populations qui se sont remises à vivre sous la tente uniquement pour des motifs de sécurité personnelle; leurs déplacements ne se font pas en fonction des troupeaux, mais seulement pour chercher des lieux plus sûrs. C'est le cas des Aymaqs Firuzkohi de la

région de Chakhcharan, par exemple. Traditionnellement les Aymaqs avaient deux villages: le village d'hiver, aux maisons de terre, avec les étables, c'est le *qishlâq,* et le camp d'été, sous la yourte de feutre, avec les bêtes en pâture, c'est l'*aylâq*. Or dans un rayon de 20 à 30 km autour de leur base militaire de Chakhcharan, les Soviétiques ont entrepris le bombardement systématique des villages d'hiver pendant l'hiver; une bombe sur une étable détruit donc tout le troupeau. Les populations restent donc dans les *aylâq* toute l'année, vivant sous la yourte plus ou moins en permanence et dispersant les troupeaux dans des étables isolées. Le climat étant très rude, cette vie est très précaire. Les *aylâq* sont régulièrement déplacés pour éviter les bombardements de représailles soviétiques.

On ne signale pas jusqu'ici l'apparition récente de formes de nomadisme ni chez les Tadjiks agriculteurs, ni chez les Turkmènes, ni chez les Uzbeks.

3. Les déplacements d'hommes sans leurs familles

Il y a toujours eu en Afghanistan des déplacements d'hommes, généralement jeunes, partant chercher au loin une source de revenu: travaux saisonniers, emplois à Kaboul, émigration à l'étranger (en Inde au temps des Moghols pour les Pachtouns, en Iran depuis la fin des années soixante pour de nombreux Afghans).

Le travail saisonnier est en net déclin; le grand nombre de réfugiés établis dans les grandes villes et au Pakistan a diminué la pression sur la terre, entraînant également une diminution du nombre d'hommes obligés d'aller chercher saisonnièrement du travail ailleurs; l'enrôlement dans la guérilla a un effet identique. Nous avons constaté que dans la vallée de Waygal au Nouristan, les travailleurs saisonniers *Safi* qui venaient de la vallée de la Petsh ont disparu. Dans la plupart des villages que nous avons traversés au temps des moissons on ne trouve que des gens du village même. Au contraire, dans les villages *aymâq* entre Chakhcharan et Jawand, les moissonneurs venaient de l'extérieur et ils étaient paradoxalement les seuls à recevoir du sucre, désormais pratiquement introuvable, car les contrats, élaborés bien avant la guerre et stipulant dans le détail l'alimentation de l'ouvrier agricole, continuaient à être scrupuleusement respectés, ce qui pourrait être interprété comme un signe de la rareté de l'ouvrier saisonnier.

L'exode urbain des hommes seuls était un cas très fréquent avant la guerre, particulièrement chez les Hazaras; l'homme travaillait à Kaboul, pendant que la famille restait au village. Maintenant que la plupart des hommes jeunes ont fui Kaboul à cause de la conscription, on assiste à un exode rural à l'envers: les jeunes gens de Kaboul fuient la ville pour se réfugier dans leurs villages, souvent première étape vers l'étranger. Le phénomène est particulièrement frappant au Hazarajat, qui est la seule région d'Afghanistan où la

pression démographique sur la terre s'est accrue, entraînant une augmentation des fermages et une aggravation des conditions de vie de la petite paysannerie et des métayers.

Les déserteurs: il peut paraître paradoxal de classer les désertions parmi les déplacements de masse. Pourtant on rencontre sans cesse en Afghanistan des groupes de déserteurs qui traversent parfois tout le pays pour rentrer dans leurs villages. Malgré un effort de recrutement intense visant à faire passer l'armée à 100 000 hommes, ses effectifs ne dépassent pas 30 000 hommes; ce sont donc des dizaines de milliers de jeunes gens qui circulent tous les ans sur les routes du pays, car, mobilisés le plus loin possible de leur région d'origine et ne pouvant après leur fuite utiliser les routes asphaltées ni les transports publics, c'est à pied qu'ils regagnent leur domicile.

Les travailleurs immigrés en Iran sont très nombreux; ils sont parfois comptabilisés comme réfugiés par les Iraniens ou ne sont pas comptabilisés du tout; mais leur nombre ne peut être apprécié, d'autant plus que certains d'entre eux ne font que des séjours temporaires même s'ils sont réguliers. Nous appelerons cette catégorie les "mojahidines à mi-temps": ils travaillent de six mois à un an en Iran, puis font la guerre pour une durée équivalente en Afghanistan. L'argent gagné leur permet de faire vivre leur famille pendant leur temps de "service"; parfois les frères se relaient. Ce phénomène est fréquent au Hazarajat, où l'on peut voir des cars entiers de travailleurs immigrés revenant au pays en jeans ou en treillis pour faire leur temps de guerre. A l'ouest du pays, dans les provinces du Hérat et du Nimruz surtout, beaucoup d'hommes ont installés leur famille en Iran, en particulier les Baloutches et les Shiites du Nimruz, pendant qu'eux-mêmes combattent en Afghanistan. Il n'est pas surprenant que ce mouvement concerne surtout les shiites, mieux acceptés des Iraniens que les sunnites. Les cadres de la résistance encouragent ce mouvement tout en le contrôlant; la *Shura* du Hazarajat, conseil local de la résistance, délivre des "passeports" sans lesquels les jeunes ne peuvent quitter la région; en effet, tout en assurant une certaine rotation parmi les combattants, ce qui freine la lassitude, ce mouvement d'immigration apporte des fonds non négligeables pour la résistance.

II. Modification des équilibres démographiques et économiques

1. Le reclassement ethnique

Les déplacements de populations n'affectent pas de manière homogène les différentes ethnies, à la fois quant aux modalités de déplacement et aux effectifs en jeu. Les groupe structurés, donc essentiellement les tribus pachtounes, ont tendance à réagir en bloc; si la décision de partir est prise, c'est pour le Pakistan, car les structures sociales dans les zones frontières

pakistanaises ne sont pas très différentes de l'Afghanistan et les populations appartiennent à des ethnies très proches. Ce type de déplacement concerne donc essentiellement les Pachtouns. La proportion des Pachtouns chez les réfugiés, même en incluant les réfugiés en Iran, est supérieure à leur proportion dans la population afghane. Le poids relatif des Pachtouns à l'intérieur de l'Afghanistan a donc diminué, ce qui ne sera pas sans conséquences politiques, car ils constituaient l'ethnie jusqu'ici politiquement dominante.

Certaines ethnies ont définitivement quitté le territoire afghan; c'est le cas des Kirghiz par exemple.

D'autres, beaucoup moins affectées par les départs comme les Tadjiks, ou pas du tout comme les Hazaras, voient en revanche leur poids politique augmenter. L'exode vers la capitale est plutôt le fait des Tadjiks. Par ailleurs, dans de nombreuses régions où il y avait un peuplement très minoritaire d'une ethnie par rapport à une autre, l'ethnie minoritaire est repartie dans sa région d'origine si elle était de souche récente et si elle était venue pour exercer un commerce ou une tâche précise (ouvriers agricoles, commerçants, etc.), sans parler, bien sûr, des fonctionnaires du gouvernement central, qui sont tous repartis. Ainsi, hors les nomades, il n'y a plus de Pachtouns au Hazarajat, ni aux confins du Nouristan. Les Hazaras, eux, ont pour la plupart quitté Kaboul et Ghazni; les Ismaéliens, plutôt neutres dans la guerre actuelle, ont souvent rejoint les zones gouvernementales[4]. Seul le nord offre une véritable mosaïque ethnique.

En bref ces déplacements ont pour conséquence socio-politique le baisse de l'influence des Pachtouns, des tribus et des nomades, face aux sédentaires non-tribalisés en général qu'ils soient Tadjiks, Hazaras ou même Pachtouns, et aux ethnies non pachtounes.

2. Une nouvelle géographie des axes de communications

Comme on le voit, la circulation des hommes n'a jamais cessé; elle s'est même accentuée avec la guerre. Mais cette circulation se fait soit selon des axes nouveaux, soit en empruntant des voies anciennes que l'ouverture récente des routes asphaltées, le Salang par exemple, avait fait tomber en désuétude. Ainsi des régions récemment marginalisées par l'ouverture de ces routes sont redevenues des zones de passage, par exemple le Hazarajat, le Paktya, et les cols d'Anjoman et de Wulf jusqu'à leur réoccupation par les Soviétiques; ces cols sont désormais fermés. Des massifs montagneux, difficilement pénétrables, jouent un rôle dans la circulation des hommes, car ils

4 Voir dans ce volume la contribution de I. von Moos et E. Huwyler.

sont pour le moment à l'abri de toute attaque; c'est le cas du Nouristan. Dans certains endroits, la circulation obligée des résistants, des réfugiés et des déserteurs a entraîné une certaine prospérité économique par l'ouverture de maisons de thé et de boutiques et la location de véhicules; c'est le cas dans le Paktya, aussi bien chezt les *Jaji* que chez les *Tani*. Le leader de la tribu Kati, autour de Barg-i Matal (Nouristan) a été jusqu'à ouvrir un "hôtel" pour modjahidines, avec des tarifs élevés. Ce sont les tribus et les Hazaras qui ont développé une activité économique à partir des gens en déplacement, car leurs zones sont les plus concernées.

La circulation des camions et des autobus a beaucoup augmenté dans les zones tenues par la résistance; le Hazarajat, les provinces de Zabul et de Paktya connaissent une circulation régulière de véhicules motorisés.

3. Déplacement des centres économiques

Des bazars "terminaux" se sont installés au fond des vallées aux endroits accessibles aux véhicules, ou au moins aux chevaux, et relativement sûrs; le bas des vallées, auparavant favorisé, est désormais considéré comme trop dangereux. C'est particulièrement le cas pour les anciennes voies de franchissement de l'Hindoukouch. Ainsi l'utilisation intensive du col de Khawak a provoqué une amélioration économique de la haute vallée d'Andarab, avec comme pôle terminal la bourgade de Doab-e Tul au pied du passage du col, à la fois halte pour la nuit, lieu d'approvisionnement pour la petite vallée de Khawak et lieu de stockage des denrées destinées à être vendues aux habitants du Panjshir. Parallèlement, les villages de la haute vallée d'Andarab (Larbarj, Sarab et Samandan) s'agrandissent. Ceci se fait au détriment du bazar traditionnel de Deh-Salha qui garde malgré tout une certaine importance pour les produits en provenance de Kaboul. De même Warsaj a retrouvé une importance appréciable, dans la mesure où la localité contrôle les communications entre les provinces de Takhar et de Baghlan et celle de Takhar et le sud due Badakhshan.

En revanche certains réseaux traditionnels ont disparu. La province de Ghor par exemple était alimentée en denrées par le bazar de Chakhcharan, devenu inaccessible depuis que les Soviétiques en ont fait une base. Les populations habitant à l'est de la base vont se ravitailler à Garmao, dernier bazar hazara, celles habitant à l'ouest à Del-e Takht, premier bazar de la province de Hérat; dans les deux cas, il faut 4 à 5 jours de marche. Il y a donc bien un déplacement des centres de gravité économique, mais cette situation est instable, car à tout moment ces nouveaux centres peuvent être détruits.

Les nouveaux centres sont aussi l'enjeu de rivalités politiques au sein de la résistance afghane. Ainsi le contrôle de la haute vallée d'Andarab est indispensable pour le Jamiat-i Islami, tant pour des raisons économiques et

stratégiques (unification du nord-est sous sa houlette), et vital pour le Hezb-i Islami, s'il ne veut pas voir son influence dans le nord-est disparaître totalement[5]. Ainsi des dissensions, encouragées en sous-main par les Soviétiques, peuvent neutraliser des régions autrement inaccessibles aux troupes d'occupation.

III. Conséquences politiques et stratégiques des déplacements de populations

Dans cette dernière partie, nous allons examiner d'une part l'importance de ces éléments dans une stratégie de contre-guérilla du point de vue soviétique et d'autre part les inconvénients et avantages du point de vue de la résistance.

1. Importance de ces éléments dans une stratégie de contre-guérilla du point de vue soviétique

– La base démographique de la résistance est affaiblie; c'est la désormais classique histoire du poisson dans l'eau: puisqu'on ne peut attraper le poisson, il faut vider l'eau.
– Un certain nombre de contradictions se trouvent exacerbées et peuvent affaiblir la résistance. Par exemple dans l'opposition nomades/sédentaires, en jouant sur les nomades – plus exposés, donc plus sensibles à un chantage – les Soviétiques peuvent créer des conflits avec les sédentaires, comme dans le Badghis. L'opposition entre les pôles économiques que sont les bazars, qui ont besoin d'une relative suspension des hostilités, et les combattants, qui cherchent à contrôler militairement ces bazars, permet de neutraliser certaines régions stratégiques (abords des routes, etc.). De même, la relative discrétion des Soviétiques dans les zones de contrebande (Baloutchistan afghan, territoire des *Jaji*), leur permet de faire pression sur ces populations, par chantage aux représailles, pour qu'elles s'opposent à un passage plus important des modjahidines. Cependant sur ces trois points les tentatives soviétiques n'ont guère abouti jusqu'alors qu'à de petites frictions locales.
– Les conditions de vie des paysans dans les zones non contrôlées par le régime de Kaboul s'aggravent. Les difficultés nouvelles que rencontre le système d'échange nomades-sédentaires, l'augmentation des prix du blé due aux destructions et aux restrictions sur la circulation des marchandises, et

5 La vallée d'Andarab est maintenant entre les mains du commandant Massoud du Panjshir et du Jamiat-i Islami (été 1983).

enfin le blocus économique partiel de certaines régions incontrôlables devraient conduire à un exode rural massif, soit vers la ville, soit vers l'étranger. Mais la conséquence en est que les prix augmentent aussi dans les zones contrôlées par les Soviétiques, s'ils ne peuvent les isoler des autres.
– Les populations qui se réfugient en ville sont théoriquement plus contrôlables, et permettent d'augmenter les effectifs de l'armée gouvernementale, tout en diminuant ceux des résistants. C'est la théorie de l'*urbanisation forcée,* mise au point par les Américains au Vietnam. Mais pour cela, il faudrait pouvoir assurer la subsistance des populations urbaines – à coups de subventions –, ainsi que le quadrillage des villes, et mettre en place un "cordon sanitaire" entre la ville et la campagne, pour empêcher que les denrées mises sur le marché urbain ne rejoignent les maquis, ce qui est le cas à l'heure actuelle. Or les Soviétiques ne disposent pas d'effectifs suffisants pour cela, si bien que l'urbanisation forcée se retourne contre eux.

La destabilisation des pays voisins par l'afflux de réfugiés peut jouer un grand rôle dans une perspective expansionniste. Les Afghans constituent la plus grande population déplacée du monde. Cependant quelques éléments empêchent la "palestinisation" des Afghans: meilleure intégration dans les pays voisins, absence de camps fermés et autarciques, succès de la politique des gouvernements pakistanais et iranien à empêcher la création d'un Etat dans l'Etat avec milices, administration et gouvernement.

En conclusion, si les déplacements massifs de populations réfugiées, ainsi que les entraves portées aux déplacements traditionnels, sont globalement positifs pour les Soviétiques, ils n'en tirent pas que des avantages.

2. Inconvénients et avantages du point de vue de la résistance

Les inconvénients pour la résistance sont bien entendu symétriques aux avantages pour les Soviétiques. Signalons-en quelques éléments particuliers. L'exode d'une partie de la population des zones irriguées peut mettre en cause toute la production; en effet l'entretien des canaux suppose une forte densité de population et si les gens situés le long des canaux, surtout en amont, s'en vont, les autres ne peuvent assurer le maintien du réseau. Le problème se pose dans l'Helmand, le Farah et la plaine de Gardez et du Logar. De même, la disparition des nomades de certaines régions, par exemple à Chakhcharan, prive la population des marchandises qu'ils apportaient. Inversement, l'accroissement soudain de la circulation des hommes dans des endroits jusqu'ici retirés entraîne une pénurie locale, comme à Koh-i Safi. Cependant on peut noter que les résistants ont réussi à limiter l'impact de ces déplacements nouveaux ou à imposer des restrictions aux déplacements traditionnels. L'approvisionnement à partir de la capitale est certes

plus difficile, mais possible; les Soviétiques ne sont pas parvenus à faire de blocus efficace. Les tensions interethniques ne se sont pas exacerbées; les relations entre ethnies se sont souvent améliorées. Enfin certaines régions, le Centre et le Nord, ne connaissent pas d'exode massif.

Les résistants retirent même certains avantages des nouveaux déplacements et de l'exode des réfugiés:

– La pression démographique sur la terre est moindre; du coup, les tensions sociales se sont allégées et les métayers, moins nombreux, reçoivent souvent une plus grande part des récoltes qu'avant la guerre et voient les différences économiques s'atténuer, sauf dans le Hazarajat qui est la seule région rurale d'Afghanistan à avoir connu un afflux de réfugiés venus de Kaboul.

– Les rapports entre nomades et sédentaires se sont généralement améliorés, sauf au Badghis. La diminution du nombre des nomades et le raccourcissement de leurs parcours font qu'ils pèsent moins sur les pâturages d'été; les occasions de frictions sont donc moins grandes. Le cas est particulièrement net au Hazarajat.

– Les rééquilibrages entre ethnies, dûs à la différentiation du nombre de réfugiés selon elles, ont entraîné un rééquilibrage *politique* entre les ethnies. Les Pachtouns ne sont plus l'ethnie dominante; les ethnies autrefois dominées ont retrouvé un poids politique et militaire. Du coup les risques de conflits interethniques diminuent. C'est ainsi qu'au Hazarajat, où, pour retrouver leurs pâturages, les grands nomades pachtouns ont dû reconnaître l'identité hazara, en acceptant l'autorité politique de la *Shura,* conseil de la résistance du Hazarajat, on négocie désormais.

février 1983

Note

Quelques remarques à la suite du quatrième voyage (été 1983):

– Les nomades du Badghis et de Faryab (nord-ouest du pays) ont tendance à se fixer dans les pâturages d'hiver, à la frontière soviétique. Paradoxalement ils sont moins contrôlés par les Russes que ceux installés près de la frontière iranienne.

– Au Hazarajat, les jeunes font tout leur possible pour chercher du travail en Iran. Jusqu'en hiver 1982, ils laissaient leur famille en Afghanistan; mais depuis le printemps 1983, à la suite de combats internes dans la résistance et de l'interdiction faite par les Iraniens aux travailleurs étrangers d'exporter leur salaire, ils ont tendance à emmener leur famille en Iran. En tout cas, le mouvement d'exode, des jeunes en particulier, s'accentue au Hazarajat.

octobre 1983

Résumé

La guerre en Afghanistan a d'abord provoqué l'exode de millions de réfugiés, soit par protestation devant l'invasion soviétique, soit par fuite devant les combats; ces réfugiés vont soit à l'étranger, soit à Kaboul, accentuant ainsi l'exode rural. Les déplacements traditionnels (nomadisme et transhumance) ont subi un double mouvement de sédentarisation d'une partie des grands nomades et de renomadisation d'éleveurs.

Ces déplacements ont eu pour conséquences la modification des équilibres démographiques et économiques, liée à une nouvelle répartition ethnique et au déplacement de centres économiques et d'axes de circulation. Si ces modifications jouent en faveur des Sovitétiques sur le long terme, la résistance est loin d'être vidée de sa substance.